

Uto le séducteur (sur un roman d'Andrea De Carlo)

Étienne Boillet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/818>

DOI : 10.4000/cei.818

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 93-101

ISBN : 978-2-84310-086-4

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Étienne Boillet, « Uto le séducteur (sur un roman d'Andrea De Carlo) », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 5 | 2006, mis en ligne le 15 mars 2008, consulté le 28 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/818> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.818>

UTO LE SÉDUCTEUR

SUR UN ROMAN D'ANDREA DE CARLO

Étienne Boillet

Université de Poitiers

L'objet de cette communication est de présenter un roman d'Andrea De Carlo publié en 1995, en centrant notre analyse sur le thème de la séduction, porté par le personnage éponyme de ce roman, autodiégétique¹ puisqu'il est à la fois protagoniste et narrateur.

Son histoire est la suivante: Uto, dont le nom de famille est Drodemberg, est un pianiste de dix-neuf ans exceptionnellement doué, ce que ne laisse pas forcément deviner son apparence, puisqu'il a surtout l'air d'un jeune marginal, voire d'un jeune délinquant, avec ses habits de cuir et ses cheveux jaunes et hérissés. La mère d'Uto l'envoie passer quelque temps aux États-Unis, à la suite du décès de son beau-père, qui s'est suicidé en faisant exploser tout son immeuble, qu'il croyait vide à ce moment-là, mais qui en fait ne l'était pas complètement. Uto se retrouve donc dans la communauté où vit l'une des amies de sa mère, Marianne, avec son fils de quatorze ans Giuseppe et avec son compagnon Vittorio Foletti, qui est peintre et qui a lui-même une fille, Nina, un peu plus âgée que Giuseppe. La communauté dans laquelle vit cette famille recomposée s'appelle Peaceville et s'organise autour d'un chef spirituel qu'on appelle le Swami, ou, de manière moins exotique, le gourou. Toutefois, il ne s'agit pas exactement d'une secte, étant donné que chaque famille vit la plupart du temps seule chez soi, que les préceptes du gourou n'ont apparemment pas valeur de commandements, et qu'il ne semble pas se produire à Peaceville les dangereuses dérives habituelles au sein d'autres communautés. Si Uto est envoyé par sa mère dans la famille Foletti, dont les quatre

1. Selon la taxinomie proposée par Genette G, *Discours du récit*, in *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p.253.

membres vivent apparemment en harmonie entre eux et avec les autres habitants de Peaceville, c'est parce qu'il ne parle plus à personne depuis le suicide de son beau-père, et que le fils biologique de celui-ci le déteste, justement parce qu'il pense que c'est à cause de lui que son père s'est tué. Mais, de façon il est vrai assez prévisible, Uto et ses habits de cuir noir ne se fondent pas dans le paysage enneigé du Connecticut. Ce sont au contraire les membres de cette famille semble-t-il équilibrée qui évoluent peu à peu sous l'influence du nouvel arrivant. Les relations du couple formé par Marianne et Vittorio se détériorent à mesure que ressort la nature profondément sanguine, sensuelle et matérialiste de ce dernier, tandis que Nina est séduite par Uto et que Giuseppe est également fasciné par ce nouveau modèle qui s'offre à lui².

Du point de vue formel, le récit est raconté à la première personne par Uto, mais il se singularise par des passages en italique où la narration passe de la première à la troisième personne : Uto, personnage extrêmement soucieux de son image, se décrit alors de l'extérieur, semblant concevoir sa vie comme une mise en scène précise et réussie. Le récit d'Uto commence d'ailleurs par une de ces visions, où le protagoniste se décrit lui-même à la troisième personne, et se met à imaginer le crash de l'avion qui l'emmène en Amérique :

Uto Drodemberg. Uto Drodemberg morto. Uto Drodemberg morto nella neve, sbalzato fuori dall'aereo andato a pezzi: abbandonato sulla schiena con un filo di sangue a un angolo della bocca ma non sfigurato, una specie di soggetto da romanzo illustrato dell'Ottocento³.

On notera que la comparaison avec un héros du dix-neuvième siècle, récurrente par la suite et justifiée ici par l'esthétisme morbide de cette rêverie, relie le personnage aux romantiques, aux dandys et aux décadents de cette époque, ce qui d'emblée donne à son charme une certaine profondeur et place par ailleurs le personnage dans une situation de passivité, puisqu'il apparaît au lecteur comme un jeune homme qui imagine la vision de son propre corps inerte.

2. Au cours du colloque, il a été remarqué que la situation d'Uto rappelait celle du protagoniste de *Teorema* (le film et le livre) de Pasolini. C'est tout à fait exact, même si ces deux jeunes gens, ainsi que l'environnement, nouveau pour eux, où ils évoluent, présentent de notables différences. Aussi peut-il être judicieux de comparer les deux œuvres, pour faire ressortir l'écart existant entre deux auteurs et entre deux époques, ainsi qu'entre deux manières de se situer, par rapport à des idéologies, ou, de manière plus générale encore, par rapport à la sphère du politique. L'analyse, d'ordre surtout anthropologique, qui en découle, ne nous semblait toutefois pas compatible avec les limites naturellement imposées par le thème et la longueur de notre exposé.

3. *Uto*, Milan, Bompiani tascabili, 1999, p. 15. Uto a été publié chez Bompiani en 1995. Nous citons dans cet article l'édition de poche « Bompiani tascabili ». Les citations de cette édition seront suivies du numéro de page dans le corps de l'article.

Mais surtout, par ce procédé narratif qui s'adapte à la personnalité d'un personnage totalement absorbé par son sens de la théâtralité, ce qui suppose qu'il imagine toujours se produire devant un public, réel ou non, qu'il doit fasciner, nous nous rendons compte qu'avant même la rencontre entre Uto et Nina (la jeune fille de la famille), la question de la séduction apparaît comme un phénomène total qui dépasse le seul domaine amoureux. En outre, étant donné qu'Uto apporte son propre désir de mort dans une famille apparemment idéale et qu'il n'a aucunement l'intention de se laisser convertir aux valeurs prétendument positives et optimistes qu'on entend lui inculquer, il faut ajouter que la notion de séduction, appliquée aux faits et gestes du protagoniste, va de pair avec celle de subversion (de l'ordre établi) et celle de pouvoir (à conquérir).

Ainsi, la relation amoureuse qui s'établit entre Uto et Nina ne concerne qu'une seule des modalités de la séduction dans le roman. En effet, Uto ne séduit pas seulement Nina : il exerce aussi son charme, ou son charisme, sur Marianne et sur Giuseppe, avant de conquérir la communauté de Peaceville tout entière. Sur les vingt-six chapitres du roman, tous assez courts, seuls six sont principalement consacrés à des moments qu'Uto passe avec Nina. En revanche, ce qui fait ici la particularité du traitement de cette thématique de la séduction amoureuse, c'est qu'elle est indissociable de l'attention que le protagoniste accorde à sa propre image. Uto, qui ne parle que des sensations et non des sentiments que lui inspire Nina, se comporte avec elle comme il le fait avec les autres, c'est-à-dire qu'il cherche à se voir de l'extérieur, ce qui ne va pas sans une sorte de conflit intérieur entre ce sens de la théâtralité et l'abandon à l'instant présent. On comprendra, de ce fait, qu'Uto ne maîtrise que l'image et non la parole. Ainsi, il commente en ces termes ses « techniques de séduction », pour reprendre le titre d'un autre roman de De Carlo : « Non ero mai stato molto bravo ad attaccare bottone con le ragazze ; tutto quello che riuscivo a fare era lavorare alla mia immagine, diventare più interessante e suggestivo che potevo » (p. 72).

Cette primauté écrasante de l'image sur la parole peut amener à parler à son propos de séducteur post-moderne, ou tout du moins d'un séducteur produit par la société de l'image, un séducteur pour qui la vie se transforme sans cesse en une mise en scène comparable à celles qu'offre le cinéma, ou un concert, voire une publicité ou un téléfilm, pour ce qui est des faits et gestes quotidiens de la famille Foletti. Juste après la phrase que nous venons de citer, on peut lire : « Sono sceso dietro di lei per le scale, le

ho guardato il sedere magro sotto la stoffa dei calzoni; dopo i primi gradini guardavo me dal di sotto per capire che effetto facevo visto dal soggiorno⁴».

Mais si Uto est un séducteur de type passif, bien différent de l'archétype du séducteur donjuanesque, il n'en reste pas moins que, d'une part, pour Uto, le rapport à l'autre, quand il ne prend pas la forme d'une rébellion silencieuse, est un rapport de séduction, et que d'autre part, la séduction est pour lui le moyen d'une conquête. La thématique de la séduction amoureuse fait partie d'un tout (le rapport à soi, au monde et aux autres qu'entretient Uto en général, dont l'évolution constitue l'intrigue du roman), et elle se mêle aux autres thématiques liées à la séduction dans un sens plus général, à savoir le rapport entre séduction et subversion et entre séduction et pouvoir.

Dans quelle mesure pouvons-nous parler de subversion? En fait, l'influence d'Uto sur Nina, la fille de Vittorio, et sur Giuseppe, le fils de Marianne, crée ou plutôt fait émerger des tensions au sein de la famille: entre Vittorio et Marianne, mais aussi, de manière plus difficilement perceptible, entre Nina et Marianne, entre Giuseppe et Vittorio. Uto finit par subvertir un système qui fonctionnait bien avant son arrivée, et cela, après l'avoir soigneusement analysé et avoir imposé aux autres l'évidence de sa supériorité, qui repose d'après lui sur le regard critique qu'il porte sur lui-même: «Io sto zitto a guardare e ascoltare; mi vergogno per loro, per la loro mancanza di spirito critico e di senso dell'umorismo, la loro incapacità di vedersi dal di fuori» (p. 39).

La métaphore du virus, non seulement sous-jacente, mais aussi employée explicitement par les protagonistes⁵ et par De Carlo lui-même pour présenter son livre sur son site Internet, est alors intéressante, car elle s'accompagne d'un réseau de valeurs indiscutables: du côté du positif, se trouvent la vie, la santé, le normal; du côté du négatif, se trouvent la mort, la maladie, le pathologique. Or, Nina est anorexique, ce qui, dans le roman, est bien évidemment symbolique d'un refus du monde qui

4. *Ibid.* Ce mouvement du regard, qui va du désir de l'autre au désir narcissique de soi, se retrouve dans les autres passages où les deux jeunes gens se rapprochent l'un de l'autre. Ainsi, quand Nina vient parler à Uto, attirée par la musique étonnante qu'il réussit à tirer du piano (p. 106-108); puis quand ils s'embrassent furtivement dans un bois, après être allés aider une habitante de Peaceville, paralysée dans son fauteuil roulant; enfin, quand ils s'embrassent plus langoureusement, dans la cuisine de la maison (p. 206-210).

5. Par Vittorio vers la fin du roman (p. 289: «È una specie di virus, il tuo angelo»), quand il ne peut plus supporter Uto, mais aussi par Uto lui-même (p. 65: «Mi muovevo attraverso questo teatrino per rappresentazioni famigliari come un virus attraverso un organismo sano addormentato»).

l'entoure et d'une incapacité à s'accepter soi-même. Mais l'influence du « virus » Uto a paradoxalement sur elle un effet thérapeutique, puisqu'elle reprend du poids et des formes : le pathologique redevient normal, la menace de mort redevient envie de vivre. Alors, Uto est-il sain, voire saint, comme Marianne semble le penser de plus en plus fort, ou malsain, comme l'affirme Vittorio avec de plus en plus de rancœur ?

Pour Nina, sa fréquentation est saine, pour Vittorio, c'est tout le contraire : tout bascule quand le peintre, après avoir assouvi son désir de manger de la viande rouge (poussé par Uto, qui prétend être en manque de viande, à tel point qu'il se sentirait vidé de son sang, « dissanguato » comme il le dit [p. 220]), puis bu beaucoup d'alcool et tenté de séduire trois jeunes filles dans un bar enfumé, frappe ensuite violemment deux chasseurs qui ont tué un renne⁶. À partir de ce moment, Vittorio commence à détruire l'édifice matériel et moral qu'il avait construit, par exemple en mettant en pièces devant Uto les guitares qu'il avait patiemment fabriquées lui-même. Mais cette destruction, matérielle et morale, est-elle vraiment un événement malheureux ? Vittorio n'était-il pas trop foncièrement étranger à l'atmosphère spirituelle de Peaceville ? Il le dit lui-même à Uto :

È che sono fatto così, Uto! Sono la persona sbagliata per questo posto! Forse anche una brutta persona in assoluto! Posso provarci quanto voglio, ma non c'è niente da fare! Sono violento e attaccato alla materia come pochi, Uto! Mi piace mangiare e mi piace bere e mi piace scopare, e se trovo un bastardo di cacciatore di cervi gli spacco la faccia! E mi va benissimo così, se vuoi saperlo! MI VA BENISSIMO COSÌ! (p. 241)

À l'instar de l'amour et de la vie, la vérité apparaît comme une valeur en elle-même, plus forte que les valeurs parfois hypocrites de la communauté : Uto guérit Nina grâce à l'amour, et précipite la chute de Vittorio en le forçant à voir sa vraie nature. Ce n'est donc pas lui qui est sain ou malsain.

Mais surtout, l'œuvre de séduction opérée par Uto, avant d'être saine ou malsaine, est une lutte pour le pouvoir engagée contre Vittorio, le seul qu'il ne cherche pas à séduire. Ce n'est pas par rapport à un véritable système moral, mais par rapport au fait que le système familial est dominé par Vittorio, que la séduction d'Uto est destructrice ou subversive. En séduisant Nina, en se faisant admirer par Giuseppe et aussi par

6. Ces deux chasseurs sont d'ailleurs des jeunes gens qui viennent rejoindre les jeunes filles du bar, ce qui souligne le côté primaire de cette scène de violence, comme si la jalousie de ne pas posséder ces femmes était une motivation latente de la rixe.

Marianne⁷, Uto essaie d'une certaine manière de renverser l'ordre établi en se hissant à la place du chef de famille occupée par Vittorio. Le schéma œdipien se répète ainsi une nouvelle fois dans le roman, puisque Uto avait quitté Milan après le meurtre symbolique de son père symbolique, c'est-à-dire le suicide de son beau-père. Lorsque Vittorio finit par quitter Peaceville, c'est donc comme si Uto tuait le père une deuxième fois, à ceci près que cette fois-ci il prend sa place sans être contraint à quelque exil ou autre forme de castration symbolique que ce soit (bien au contraire, comme nous allons le voir en commentant la fin du roman).

Après avoir montré que la séduction dans ce roman est un phénomène total, qui ne se limite pas au seul domaine amoureux, et que sa dimension subversive se juxtapose aux mécanismes d'une pure et simple lutte pour le pouvoir menée contre une figure paternelle, il convient maintenant de se demander ce qu'est le profit de la séduction. Qu'est-ce qu'Uto prend ou donne aux autres en les séduisant? Une première réponse consisterait à privilégier la conquête féminine comme objet final de la séduction: l'amour de Nina, et même de Marianne, en un certain sens, ou la jouissance possible du corps féminin, constituent ce qui motive Uto et ce qu'il obtient en prenant symboliquement à Vittorio sa femme et sa fille, «le sue donne» comme Uto le dit lui-même, désignant ainsi la nature primaire, fondée sur la domination, des rapports entre les personnages.

Cela dit, en évoquant le baiser échangé avec Marianne, nous avons suggéré que l'importance du pouvoir l'emportait chez lui sur celle de la jouissance. Ce qu'Uto conquiert avant tout, par la séduction, c'est la place du chef, ce qui est d'autant plus vrai à la fin du roman. En fait, cette fin se déroule en deux temps. D'abord, Uto part avec Vittorio couper du bois pour une vieille dame de la communauté. Uto, qui d'habitude ne fait rien, demande la tronçonneuse à Vittorio. Il glisse et se coupe profondément au bras, et le roman atteint alors une sorte d'apogée négatif: un apogée de la tension qui menace de détruire l'harmonie de la famille de Marianne. Mais il se produit ensuite un renversement tout aussi net que cette blessure était brutale: après avoir été le virus qui attaque la communauté, Uto s'y impose comme son guide spirituel, à la suite d'une cérémonie où, devant tous les membres de la communauté, il défait son pansement et

7. Avec laquelle se tisse une relation ambiguë, qui débouche sur un baiser que s'échangent les deux personnages, ce qui procure à Uto une sensation grisante, de pouvoir plus que de plaisir, décrite dans un passage à la troisième personne (p. 301-303).

agite sa main et son bras que l'on croyait paralysés par l'accident. En réalité, Uto avait retrouvé l'usage de son bras depuis quelques jours, mais il n'en avait rien dit à personne, si bien que son geste apparaît comme un miracle, tout comme le fait que la vieille Sarawasti se lève juste après de son fauteuil roulant, elle qui était paralysée depuis longtemps, à la suite du décès de son mari. Seul le gourou n'est pas dupe, mais avant de mourir, il confie à Uto que celui-ci a bien fait de simuler un miracle, et il lui déclare qu'il a maintenant trouvé son successeur : Uto devient le nouveau gourou, chef et père à la fois⁸.

Mais Uto, s'il devient l'homme le plus puissant, devient aussi un homme plus complet. D'une part, il accède à la dimension du sacré, tel un martyr christique transcendé par son sacrifice. D'autre part, son statut de gourou lui permet d'établir aussi le contact avec l'autre, avec la réalité, contact qui lui manquait au début, comme il le déclarait :

Tendo a fare così con tutto, se ci penso: a orientare ogni mio gesto e parola in base a un sistema di riferimenti visuali come un marinaio senza carte nautiche che si regola in base alle stelle. E lo faccio per un pubblico, ma non è rilevante che ci sia davvero una folla a guardarmi; mi sembra di essere sempre sotto gli occhi di qualcuno, in qualunque luogo e in qualunque momento, non ho pause per lasciarmi andare. È come se avessi il mio pubblico incorporato, critico e concentrato fino allo spasimo, attento a ogni minima sfumatura, pronto a perdere interesse e annoiarsi e fischiarmi al primo cedimento. (p. 149)

Alors qu'il ne laisse jamais les autres le déchiffrer, Uto avoue notamment à Marianne que ce qu'elle croit être chez lui un don, la faculté de déchiffrer les autres, est en fait une maladie (« malattia » est bien le mot qu'il emploie) : « Forse viene dal fatto che fin da bambino sono sempre stato fuori luogo. Non c'è mai stato verso di nascondermi nel gruppo. Potevo solo stare fuori dalle cose a registrarle » (p. 146).

Uto n'est ni actif ni productif, car l'espace qui l'entoure ne l'intéresse qu'en tant que scène, et les personnes qui l'entourent ne l'intéressent que comme public. En dehors de cette configuration, il n'arrive pas à établir de relations entre le monde et lui, et ses mains hypersensibles ne semblent faites que pour le piano, au contraire de Vittorio qui sans cesse caresse, saisit ou travaille les objets. C'est pourquoi la séduction n'est pas qu'une conquête de l'autre pour Uto, mais aussi une quête de soi-même à travers

8. Il ne fait aucun doute qu'Uto s'empare de la place du chef, ou même de celle du père. Marianne elle-même, dont la voix représente pour le lecteur celle de toute la communauté, compare le Swami à un père pour les habitants de Peaceville, qui se sentent un temps orphelins après sa mort, avant d'accepter la consécration d'Uto comme un événement écrit depuis toujours.

l'autre: l'abandon à l'instant, au désir de l'autre et au contact physique avec l'autre sont des objets à conquérir, au-delà de l'ascendant exercé sur la personne séduite. Uto a conscience d'être prisonnier de la maîtrise totale de sa propre image et il formule dans son récit, de façon certes assez vague, le souhait de s'en libérer, en s'exprimant une nouvelle fois à la troisième personne et à propos d'un moment passé avec Nina: «Dovrebbe seguire l'istinto e seguire la corrente, lasciarsi cadere dentro questo momento senza preoccuparsi affatto dello spazio tra prima e dopo e tra quando e quanto e tra semplice e complicato, tra immaginato e fatto. Dovrebbe esserci» (p. 159). C'est en devenant le gourou de Peaceville que Uto trouve enfin sa place, et que ses rêveries exprimées dans les passages à la troisième personne se réalisent concrètement, ce qui explique la fin de l'histoire, ou plutôt l'arrêt du récit, qui n'a plus lieu d'être, pour le narrateur Uto.

Mais toute l'ironie du roman vient du fait que la réalisation de cette conquête de soi, à travers une conquête du pouvoir qui passe par la séduction, se produit justement à Peaceville. En effet, bien que la relation entre le virus Uto et l'organisme de la communauté semble s'affirmer finalement comme une interaction bénéfique aux deux entités, il serait erroné d'interpréter le dénouement du roman comme une apologie du système social sur lequel repose Peaceville. Certes, au contact du groupe, Uto change et apprend. Certes, l'histoire du roman est celle du passage d'un premier équilibre, dominé par le Swami et Vittorio, à un second équilibre, dominé par Uto. Mais la conclusion du récit, quand Marianne raconte, dans une lettre à la mère d'Uto, l'avènement de celui-ci à la tête de la communauté⁹. Finalement, par le truchement d'Uto, l'individualisme parvient à s'imposer au sein d'une collectivité qui voudrait l'effacer.

L'individu à la tête d'un groupe qui nie l'individu: à l'intérieur des structures sociales et spatiales assez simples du roman, c'est ce type de dualisme subtil qui en fait tout l'intérêt, car d'une part les oppositions ne sont ni manichéennes ni figées, et d'autre part ces oppositions mettent toujours en valeur le protagoniste, puisque ce dernier en est toujours un des termes: Uto et la communauté de Peaceville, Uto contre Vittorio, Uto (qui a trois ou quatre nationalités) opposé à l'incertain Jeff-Giuseppe, pris

9. Notamment quand Marianne termine sa lettre de la manière suivante: «Om shanti om. Kaliani (Marianne)» (p. 334).

entre son identité italienne et son identité américaine, Uto et le gourou qu'il admire (malgré leurs différences) pour son indéniable charisme.

Ainsi, à l'intérieur d'un roman aux structures assez simples pour paraître proche de l'apologue et de la fable, le double événement final, de la blessure et de la consécration d'Uto, constitue une chute surprenante, qui complexifie la signification d'ensemble plus qu'elle ne la réduit. Ce n'est d'ailleurs pas seulement le dénouement du roman, ainsi que son sens général, qui sont mis en valeur par cette simplicité des structures. Le personnage d'Uto est le premier à en profiter. En premier lieu, il est mis en valeur par les diverses antithèses dont il est l'un des termes, et qui bénéficient elles aussi de la simplicité des structures pour acquérir de la force : il en est ainsi de l'opposition très nette des couleurs que sont le blanc de la neige, le noir des vêtements d'Uto (alors que tous les habitants de Peaceville s'habillent de vêtements aux couleurs pastel), symbole de sa dimension destructrice, le rouge du sang, qu'il s'agisse du sang carnassier qui circule dans les veines de Vittorio, ou du sang réellement versé, celui des deux chasseurs, sur l'asphalte noir d'un parking, ou celui d'Uto, sur la neige blanche de Peaceville. Bien sûr, le personnage se singularise également par la situation narrative particulière, qui donne à voir aussi bien son détachement et sa capacité d'analyse, dans sa description de la famille Foletti et de Peaceville, que son étonnant égocentrisme théâtral, dans ses descriptions de lui-même à la troisième personne. Il apparaît donc comme un personnage très réussi : une sorte de séducteur post-moderne, d'abord parce qu'il ne vit que comme image, dans une logique où l'extérieur a pris le pas sur l'intérieur, ensuite parce que la société où il poursuit, sans vraiment y réfléchir, sa quête du pouvoir à travers la séduction, est bien celle de la civilisation occidentale, qui, s'interrogeant sur son individualisme et son matérialisme, s'estime arrivée à une impasse, mais adhère finalement à la mise en place d'une organisation des plus archaïques. Une organisation où l'individualisme s'impose au sommet d'un système qui voudrait le nier : un paradoxe subtil, qui justifie à lui seul la lecture d'*Uto* d'Andrea De Carlo.